La Voix sombre

Ryoko Sekiguchi

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Ryoko Sekiguchi

La Voix sombre

RYOKO SEKIGUCHI

P.O.L

C’est un livre sur les voix, des voix enregistrées qui continuent d’émettre au présent, sur l’expérience de la perte et sur certaines ondes qui nous touchent.

Ryoko Sekiguchi

La Voix sombre

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Le monde s'assombrit.

Ou peut-être ce n'est pas le monde qui s'assombrit, c'est moi qui suis soustraite au monde tel qu'il était, plus aéré et lumineux.

C'est une histoire personnelle non au sens où elle me concerne, moi qui écris cette phrase, mais au sens où elle concerne une personne qui existait dans le monde concret.

Elle concerne une voix.

Puisque la voix est toujours concrète.

***

L'objectif, ou plutôt la morale à extraire à la lecture de ce livre, est seulement ceci : enregistrez la voix de ceux qui vous sont chers.

Dans la littérature, il arrive qu'on délivre des conseils valables dans la vie quotidienne. Mon conseil, le seul que j'aie jamais donné dans un livre, vous servira un jour, j'en suis sûre.

Même si cette voix, enregistrée, peut troubler votre temporalité à jamais.

***

C'est l'histoire de la voix de ceux qui sont partis. D'abord l'histoire d'une voix chère qui ne fut jamais enregistrée. Le corps est parti, emportant la voix ; il ne reste plus que la voix mentale, impossible à faire « apparaître » dans ce monde.
Et puis l'histoire d'une autre voix, enregistrée des centaines d'heures durant et diffusée sur les ondes publiques. Une voix qui était partagée. Que tout un chacun peut écouter, des jours entiers, en continu.

Et par un détour, c'est aussi l'histoire des corps qui ont abrité ces voix et qui ont disparu. Qui ont été soustraits au monde. Ou bien l'histoire qui m'a soustraite au monde qui était aussi le leur.

Si, donc, je vous recommande d'enregistrer la voix de ceux qui vous sont chers, c'est hélas en prévision de leur départ, dont l'heure ne saurait être connue d'avance. Parce qu'ironiquement, le corps est bien plus fragile que la voix archivée.

À moins de se résigner à l'anéantissement complet de toutes traces d'une personne, ce qui tôt ou tard devra arriver.

***

La voix trouble la temporalité.

La voix trouble la temporalité parce qu'elle est condamnée à rester au présent pour toujours. La voix réelle bien sûr, mais aussi la voix enregistrée qui, chaque fois qu'elle surgit, se produit inévitablement au présent. Il ne saurait en être autrement.

Nous qui vivons au présent, nous ne pouvons pas réitérer le présent qui n'est plus, contrairement à la voix enregistrée. Ou plutôt, nous ne pouvons pas posséder ce présent, qui nous est à chaque instant dérobé.

Nous écoutons alors cette voix qui vit dans une autre temporalité. Dans le même monde, deux temporalités se croisent et nous sommes nous-mêmes, à notre tour, troublés.

Cette voix existe-t-elle comme la trace d'une personne, la preuve de son existence, ramenée au présent à jamais ?

Oui, comme toutes les traces d'une personne.

Bien sûr, la voix n'est pas la personne, qui, elle, ne reviendra plus.

Mais la voix n'est pas non plus une partie de la personne, dont on ramasserait des miettes de présent.

Elle est l'incarnation du « présent » de la personne.
Ce n'est pas la personne en tant que telle, c'est le présent de cette personne, le « présent » de la personne qui jadis fut présente, et qui demeure dans la forme d'une voix.

***

Pourquoi faut-il toujours que la présence soit chérie et l'absence, haïe ?

Pourquoi l'absence est-elle toujours si douloureuse ? Pourquoi est-elle incapable de procurer aucune joie, comme si cette nature univoque était inscrite en elle de tout temps, quand d'autres états provoquent en nous des sentiments si divers ?

Ou bien, le contraire de la présence ne serait pas l'absence, mais la disparition ? Parce que la présence règne tant que dure la vie, tandis qu'après la mort d'un être, ce n'est pas l'absence, état statique, qui nous saisit, mais la disparition, perpétuellement renouvelée ? Ce serait cela qui nous déchire et nous agresse : non un état, mais une action qui se répète à l'infini ?

Sans doute l'absence a partie liée avec la présence, comme un état parmi d'autres, provisoire et exceptionnel (ou qui devrait l'être), de la présence.

Après la mort, chaque fois qu'on pense à la personne, et même lorsqu'on n'y pense pas, la disparition nous visite à son gré et nous fait revivre la perte : à chaque instant, le sabre de l'action « disparaître » s'abat pour trancher.

Mais, pour qu'une chose disparaisse, direz-vous, il faut qu'elle ait existé auparavant ? Chaque fois que la disparition opère, elle doit s'exercer sur une instance de la présence, sans quoi il n'y aurait pas disparition. Quand bien même la personne ne serait plus, et que la présence ne serait plus possible.
Or justement, c'est à ce moment précis qu'intervient l'absence, qu'elle nous submerge comme un état d'origine et que, de là, nous dévalons vers cet abîme plus profond encore qu'est la disparition.

À mesure que le deuil s'accomplit, les attaques de la disparition se font moins violentes. Mais l'absence demeure, et s'installe pour toujours. L'absence, elle, ne disparaîtra pas.

***

Souvent, les exilés sont privés d'assister à la mort d'un proche dans le pays d'où ils viennent. Trop souvent. La mort, dans ces circonstances, s'accompagne de la voix qui l'annonce par la ligne téléphonique.

La voix au présent émise par la ligne téléphonique vous annonce la disparition d'une autre voix.

Cette voix qui vous est enlevée subitement, que vous n'entendrez plus.

Une voix qui vous prévient que vous n'entendrez plus cette voix.

Quand la disparition d'une voix est annoncée par une autre voix, celui qui est au bout du fil, l'exilé, ne voit pas le corps qui a emporté avec lui cette voix. La mort demeure abstraite, comme celle d'un évaporé. Celui qui, pour tous les autres, est décédé, restera pour lui seul un disparu. La voix de la personne vivante lui a été enlevée ; c'est la notion même de la mort qui lui est désormais retirée. La condition d'être exilé, ou privé de voir un être cher qui disparaît, c'est de traverser cette double privation.

Je n'aurais pas pu arriver à temps pour le départ de mon grand-père et je le savais. J'ai appelé ma mère sur son téléphone portable et elle l'a collé contre son oreille ; il paraît qu'il était en larmes. Ma voix, au moins, lui est-elle parvenue au présent ? Au présent de l'instant de son départ où tout, bientôt, serait pour lui, et pour nous, du passé ?

Dans une situation de mort à distance, l'exilé est en droit de se figurer que tout le monde ment. Que ce n'est pas lui qui subit cette privation de la mort, donc aussi du deuil, mais que c'est l'annonce au bout du fil qui était erronée. Il peut continuer d'espérer sans raison, attendre l'avènement de la voix qui, finalement, ne reviendra pas. Alors la disparition, même si elle était déjà effective à l'autre bout du fil, est repoussée à l'infini, pour toujours désormais.

Le contraire peut se produire aussi. Atiq Rahimi raconte que, des années durant, il n'a pas été informé de la mort de son frère parce qu'il vivait en exil en France et que sa famille, souhaitant l'épargner, ne la lui avait pas annoncée.

Diderot écrit que les amis qu'on ne voit qu'occasionnellement, qui habitent loin, restent vivants pour nous jusqu'à ce qu'on apprenne qu'ils sont morts. À ce moment-là, même en l'absence de tout autre changement, on les comptera au rang des morts.

Une simple phrase suffit à faire mourir une personne pour autrui.

À moins que la phrase ne suffise pas, et qu'on la croie encore en vie.

Le corps mort vaut comme preuve absolue de l'irréversibilité, du basculement de la vie vers l'autre côté. Mais si l'on ne voit pas le corps, rien ne saurait démontrer la mort d'un être. Tombes, photos d'enterrement, rien de tout cela n'est théoriquement irréfutable.

Seulement, c'est le temps passé à attendre la personne, la durée de non-apparition, qui devient insoutenable et qui fait que l'on en vient à prêter foi à cette « histoire » qu'on nous a racontée.

Mais alors, les messages vocaux sur le répondeur aussi, jusqu'à ce qu'on l'apprenne, qu'on accepte que la personne est morte, resteront ceux d'un vivant ?

Si l'on entend la voix d'un défunt émise par la radio sans savoir que le corps qui l'hébergeait est parti, cette personne sera-t-elle toujours la même qui était dans ce monde avec nous, une fois passée dans l'absence ?

***

De nos jours, les traces d'une personne sont principalement conservées dans la forme du support visuel. Même si la voix a sa part dans les vidéos, on pense rarement à la conserver seule, séparément des images.

Désormais, mourir implique que le corps se réduit à tout ce qui est de l'ordre du virtuel. Avant l'invention de la photographie et des enregistrements audio, quand le corps disparaissait, il restait aux vivants certains objets qui l'avaient accompagné, et son odeur imprégnée sur ses vêtements.

Et l'écriture, la trace des gestes de cette personne, si elle savait écrire.

Et les portraits peints, pour ceux qui avaient les moyens.

Et les cheveux.

Autrefois, c'est l'odeur qui portait la trace d'une personne. Aujourd'hui, peu de gens se soucient de conserver l'odeur en souvenir d'un moment.

Des flacons d'odeurs de telle journée, de tel voyage, en guise de photos-souvenir ?

L'odeur de la maison à un moment de la journée, qui évoque si bien l'atmosphère et tout ce qui compose un paysage sentimental, peut-elle être conservée ?

L'odeur de ceux qui sont partis ? Qui la conserve ?

En définitive, dans nos sociétés, on est peu soucieux de conserver les traces directes du corps : odeur, cheveux ou écriture. Ni les objets fabriqués, tricotés, brodés, façonnés par la personne. Et encore moins la peau, le corps lui-même en forme de momie. Reste ce qui est sans corps, photographie et vidéo.

Il fut un temps où l'on s'échangeait des mèches de cheveux en gage d'amitié. Conserver une partie du corps d'un ami n'avait rien d'anormal, cette pratique a perduré jusqu'au XX^e^ siècle. Mais aujourd'hui, on s'est retiré du territoire du corps pour entrer dans une zone sans odeur ni toucher. Car les cheveux appellent le toucher.

La voix est la seule partie du corps que l'on ne puisse pas enterrer. On peut enterrer les cordes vocales ; pas la voix, les ondes enregistrées.

Les photos sont des traces mais la voix est bien une extension du corps.

De la peau et des cheveux on peut dire qu'ils sont plus proches du corps, plus concrets ; on peut dire qu'ils sont le corps même. Il n'empêche ; ils parlent moins de la personne que le corps. La voix, elle, peut parler des deux.

Et le regard ? Et l'odeur ?

Il arrive qu'on soit frappé, longtemps après la mort d'un être, par son regard saisi dans une photographie. C'est le « présent » qui surgit, l'espace d'un instant. Mais ce regard est vite rattrapé dans l'image par le corps où il loge, un corps déterminé dans le temps. Exception faite de ces regards qui nous saisissent encore dans leur vivacité, les photographies sont soumises, comme leurs sujets, à notre temporalité. Quant à l'odeur, elle associe généralement un ensemble d'éléments ; ce n'est pas la trace de la personne exclusivement. L'odeur d'un vêtement mêlé de particules de lessive, ou de parfum. Elle aussi, lorsqu'elle surgit, évoque le « présent », mais elle est trop éphémère. Et puis, nous ne savons pas conserver une odeur bien longtemps, à moins de recourir aux moyens spécifiques d'une osmothèque, par exemple. Comme des pétales de fleurs retrouvés dans un cercueil sur un site archéologique : quand bien même l'odeur serait conservée, elle est pour ainsi dire inaccessible sans dommage ; elle menace de s'évanouir chaque fois qu'on la hume.

La voix, elle, est intacte.

Pourquoi vouloir à tout prix distinguer la voix du regard ? Le caractère de la voix est de toucher directement les tympans, c'est un fait. Le regard, lui, ne « touche » pas, si fort qu'il nous frappe ; c'est aussi vrai des vivants que des morts.

À part la peau, par quoi nous pouvons toucher celle d'un autre, seule la voix, émise en forme d'ondes, peut toucher directement nos tympans, échauffer nos oreilles.

Deux territoires où le toucher peut exister. Leur nature propre reste inchangée, même après la mort. Les seuls organes encore capables de « toucher » après le départ d'une personne, on s'y accroche comme à la dernière partie de cet être.

***

Jean-Luc Nancy me dit : « De mes amis écrivains ou philosophes, c'est du timbre de la voix, des petits gestes dont je me souviens et non des livres. Parce que ce qu'il y a dans le livre, c'est le travail de la personne, non la personne elle-même. »

***

Les textes passent. Les écrits, qui comptent parmi les ouvrages les plus abstraits

que les hommes produisent, sont capables de traverser les époques, bien après la mort de leur auteur, sans être inquiétés par les vivants. Ils peuvent encore être lus et appréciés. Avec les écrits plus intimes comme les correspondances et les lettres manuscrites, le corps de ceux qui ne sont plus se manifeste plus fortement. C'est ce qui explique l'attrait pervers que suscitent les correspondances d'écrivains, pour qui cherche à retrouver leur « voix ». Pourtant, cela n'a rien à voir avec de vraies voix.
Les vraies voix ont toutes les raisons de craindre les vivants qui cherchent à se débarrasser des morts. La voix nous visite. La voix nous déstabilise. Quiconque redoute ce passage et voudrait délimiter clairement les deux mondes cherchera avant tout à bannir les voix enregistrées, contrairement à ceux qui les recherchent désespérément.

***

Les voix de la radio, une fois enregistrées, restent « présentes ». Peut-être plus encore que les voix enregistrées dans un cadre privé, parce que les voix de la radio s'adressent à un public. À des inconnus. Dans la mesure où la voix porte une adresse ouverte, elle peut rester indéterminée quant à son interlocuteur, à la personne particulière qui l'écoute, qui, elle, est déterminée dans le temps.

(Et certes, puisque tout dialogue requiert un interlocuteur, même ce public « ouvert » ne saurait se soustraire à l'action du temps, comme toute chose. Mais, par principe du moins, ces voix s'adressent à tout le monde.)

Finalement, libérée du corps, la nature de cette voix gagne un excédent de « présent ». Proche du souffle, la voix peut être à la fois concrète et aérienne – je ne dirais pas abstraite, ce qu'elle n'est pas.

***

La radio, le téléphone ne troublent pas la temporalité seulement, ils trompent la distance ; plutôt, ils ne connaissent pas la distance. J'écoute en continu la radio italienne, japonaise et française comme quand j'étais au Japon, ou en Italie. Mais c'est d'un faux oubli qu'il s'agit.

***

La peur d'« user ».
Dans les histoires de défunts se pose toujours la question de l'usure. On « use » la voix en l'écoutant trop souvent, on « use » l'apparition éphémère de la personne dans une photographie en la regardant tous les jours. On « use » la tristesse, on « use » la disparition, et la disparition même, usée, finit par disparaître à son tour. L'usure est la seule façon de repousser la « disparition ». Reste le monde, sans disparition, mais sans apparition non plus. Un monde

morne, règne de l'absence.

Les gens ont peur d'« user ». Ils ont peur d'« user » leur tristesse, s'il s'agit d'un être aimé. Plutôt être assailli par le chagrin et la « disparition » que de se rendre au monde de l'oubli et de l'absence généralisée. Un ami garde une cassette audio contenant un enregistrement de la voix de son père décédé, mais l'écoute peu, par crainte de l'« user ». D'autres conservent des recettes de cuisine réalisées jadis par leur grand-mère mais les reproduisent rarement, de peur que ces plats, exceptionnels dans leur souvenir, ne déchoient au rang des plats ordinaires. Ou que le résultat échoue à restituer le goût d'autrefois. Alors, ce n'est pas tant le savoir-faire qui est en cause ; c'est le temps écoulé depuis la mort de la cuisinière, temps qui a accompli son œuvre et modifié le goût des vivants, « usés » à leur tour.
Pareils à la petite vendeuse d'allumettes, nous désirons à toute force provoquer l'apparition de ceux qui nous ont quittés ; à cet effet, tous les supports sont bons. Mais chaque fois qu'on y recourt, les allumettes dans la boîte diminuent. Et pour finir, il n'y a plus d'image du tout.

D'une part, je voudrais que cette présence de la voix, cette « apparition », existe pour toujours. D'autre part, je voudrais « user » cette apparition jusqu'au bout, pour comprendre qu'elle est devenue abstraite désormais.

Abstraite ? Non, la voix, comme je viens de l'écrire, est toujours concrète. C'est la source de la voix qui est soustraite au monde, tout comme je suis soustraite au monde dans lequel cette voix existait tout entière.

On écoute cette voix toujours « présente », qui est la présence même. Le choc initial est certes moins vif, mais passé l'impression d'« usure », à peine quelques secondes, et le présent revient, indélébile.

Il est étrange de dire du présent qu'il « revient », comme s'il se trouvait quelque part, en un lieu qui n'est pas le présent. Ou bien, on le voit comme une apparition du présent qui, en fait, serait toujours existant.

On goûte le grain de la voix, comme un oiseau picore ses graines, avec parcimonie, ou comme on lèche du miel sur ses doigts.

Le grain de la voix équivaut au grain de beauté, aux rides, aux taches, aux

muscles et au corps. Le teint de la peau, les articulations qui se déplient, les cils qui frémissent, les cheveux qu'on touche, le mouvement des lèvres qui articulent cette voix.

Le grain de la voix est le corps même de la voix. Les membres de la voix. C'est ce qui fait qu'il est si difficile, même sans doute impossible, à décrire.

Le corps, lui, peut se laisser décrire. Le visuel s'accommode davantage de la description que la musique ou la voix, qui touchent à l'indescriptible quand bien même elles sont le plus reconnaissables.

Nous aussi, nous serons un jour une telle voix, audible quoique détachée de son appareil, qui est le corps.

***

La pensée de la personne fait ressac, revient par à-coups. Comme cherchant à la retenir. Comme pour nous imposer de partager cette pensée, et ce faisant, lui imposer à son tour de rester de notre côté.

***

Il y a quelque chose de dévastateur dans le départ définitif d'une personne, qui nous laisse « dévasté ». Ce n'est pas là une vue de l'esprit ; ce départ dégage en nous un territoire, un espace immense fait de ruine et de désolation. Il faudrait quitter cet espace pour rejoindre le lieu où se trouve la personne, mais elle n'occupe plus aucun lieu et les seules traces qui nous restent sont des objets, des photos ou sa voix, toujours au présent, dans un présent qui ne saurait plus être désormais que celui de ce monde dévasté.

***

Le mot « inoubliable ». Tant que la voix existe, on ne peut pas l'oublier, parce qu'elle relève de cette présence.

Elle est inoubliable.

Elle apparaît devant vous.

L'inoubliable n'existe pas dans la mesure où, appliqué à la voix, le mot « oublier » même n'a pas sa place.

Cela vaut aussi bien pour les voix non enregistrées. Elles ne sont plus au présent, si fragile, mais on ne les oublie pas. Puisque le mot « oublier » ne saurait cohabiter avec la voix, on ne peut pas même dire qu'on ne l'oublie pas. Elle est là, simplement.

***

On n'use pas seulement la disparition. L'usure s'applique à toutes les expériences. Un séjour dans certain pays, un plat goûté pour la première fois, perdent de leur fraîcheur et de leur puissance à mesure qu'on en réitère l'expérience, à mesure que la strate de passé épaissit par rapport à l'expérience présente. Notre vie entière se constitue de cela, de notre être englouti par son propre passé, qui est cause qu'on a peur d'« user ». Dans ce monde où tout file à toute allure vers le passé, la voix serait la seule chose issue de nous capable de demeurer miraculeusement dans le lieu singulier où elle se trouve.

***

À l'écoute de la radio, on est dans l'intimité.

On est plus proche de la conversation téléphonique qu'en regardant la télévision.

La radio s'adresse à un public indéfini, mais la voix parvient à chaque auditeur individuellement.

Ce n'est pas par hasard que les présentateurs de certaines émissions de radio conversent avec les auditeurs par téléphone. Il en a toujours été ainsi. Un emboîtement de transmission d'ondes vocales. Le présentateur s'adresse individuellement aux auditeurs, alors qu'ils sont dans le même temps diffusés en public.

La frontière entre les usages du téléphone et ceux de la radio a toujours été floue, depuis la création de ce média. Si le téléphone occupe la sphère privée, la radio joue toujours aux franges de ces deux espaces, intime et public.

Nous sommes « à portée de voix ».

Parfois, on connaît les personnes qui sont dans le studio. Alors, les territoires du privé et du public se brouillent encore davantage.

Un jour, j'ai été surprise par une voix émise à la radio ; à l'oreille, elle m'apparaissait très intime, je reconnaissais ce grain de voix, mais pendant un moment, j'étais incapable de l'identifier.
En réalité, il s'agissait de la voix de Roger Chartier, dont il m'était arrivé de transcrire une conférence dans un cadre professionnel. Je ne l'avais rencontré qu'une fois en personne, mais en retranscrivant ses paroles, sa voix était passée à travers mes oreilles et à travers mes doigts, ce qui la rendait si intime.

Un soir, j'étais invitée chez une amie avec d'autres personnes que je ne connaissais pas. Je me suis retrouvée assise à côté d'un jeune homme que je n'avais jamais vu, pourtant sa voix me disait quelque chose. Il me semblait retrouver la voix d'un ami proche, avec cette étrange sensation de familiarité avec un inconnu. J'étais intriguée, et presque gênée par cette double relation, de nature incompatible, que m'inspirait sa voix. En discutant avec lui, j'apprends qu'il est producteur d'une émission de radio. Comme je laissais souvent la radio allumée chez moi, les émissions de certaines tranches horaires, même si je ne les écoutais pas attentivement, m'étaient devenues familières. Je n'aurais jamais pensé qu'une voix écoutée distraitement pourrait à ce point s'immiscer dans mon intimité.

Quand on vit de la littérature, il n'est pas rare de tomber par hasard sur une émission à laquelle participe une connaissance, ou à l'inverse, de faire la connaissance d'une personne dont on a précédemment entendu la voix à la radio. Une rencontre en deux temps, en différé.

Imaginer s'éprendre d'une voix radiophonique.

Ou bien s'éprendre d'une personne qui laisse échapper sa voix à travers l'appareil radiophonique.

L'intimité du téléphone, des messageries vocales.

Il fut un temps où je conservais certains messages de mon grand-père, qui m'appelait de Tokyo, sur le répondeur de mon téléphone fixe parisien. La capacité d'enregistrement étant limitée, je faisais régulièrement le tri pour ne conserver que les messages les plus précieux. Les messages téléphoniques sont on ne peut plus privés, parce qu'ils portent une adresse personnelle, et que le

nom de l'émetteur et du destinataire sont souvent prononcés. Je conservais ces messages, et sa voix qui m'interpellait. Mais lorsque, après son départ définitif, j'ai voulu réécouter ses messages comme un ultime recours, tous avaient disparu.
J'avais dû les effacer à un moment, en pensant que… en pensant quoi ?

***

« Il me semblait que c'était déjà une ombre chérie que je venais de laisser se perdre parmi les ombres, et seul devant l'appareil, je continuais à répéter en vain : "Grand-mère, grand-mère", comme Orphée, resté seul, répète le nom de la morte ».

***

Pour regarder une personne, il faut se trouver en face d'elle. Mais la voix peut vous interpeller par-derrière, ou dans une distance telle que vous n'en distinguez pas la source.

***

Sur nos tympans sont gravées les voix de certains êtres dont on aurait voulu ne jamais être séparé. À la manière d'une épitaphe ou d'un tatouage, elles sont inscrites sur notre corps.

Graver est le mot juste. Certaines voix ne nous quittent pas, font partie de nous, comme certains regards qui nous ont traversés. On ne les conserve pas simplement dans sa « mémoire », on les conserve dans son corps, dans la chaleur de son corps, bien que je ne sache pas exactement où.

***

Il peut s'agir d'une simple phrase. Je me souviens d'une visite à la grotte de Lascaux, en compagnie du sculpteur japonais Isamu Wakabayashi et de plusieurs conservateurs de musées. Le soir, les conversations tournaient inévitablement autour de l'art et du travail des uns et des autres. À un moment donné, Wakabayashi a commencé une phrase par : « Supposons qu'il me reste dix ans de travail devant moi… » Cette phrase fut immédiatement interrompue par l'assemblée, choquée par cette estimation si peu réaliste du sculpteur, âgé seulement d'une petite soixantaine d'années et en parfaite santé. Je pense que ce qu'il avait en tête, c'est qu'il faut considérer que le temps est compté, lui qui avait une conscience aiguë du temps.
Il est mort cinq ans plus tard, à l'âge de soixante-sept ans.
Est-ce que je l'ai retenue sur le moment même, ou est-ce après sa mort que cette phrase entendue plusieurs années auparavant est revenue du passé pour s'installer dans mon corps ?

Puisque cette voix n'est plus contenue que dans un bout de phrase, celle-ci repasse en boucle : supposons qu'il me reste dix ans… supposons que… La voix s'installe et m'intime de supposer qu'il me reste dix ans (ou cinq ans).

Si cette voix est revenue du passé, il y aurait donc une sorte de banque de données capable d'archiver toutes les voix qu'on a entendues ? Et elle pourrait être fouillée, comme on cherche une épingle dans une botte de foin ?

Je voudrais tant visiter cette banque de données.

***

En règle générale, à moins de rechercher un effet particulier, on efface systématiquement les « bruits » et autres sons parasites pour obtenir un bon enregistrement. C'est pourquoi nos oreilles sont à l'affût, fébriles, au moindre son qui s'infiltre.

La voix seule se fait entendre, comme la silhouette d'une personne apparaîtrait, sans décor ni arrière-plan. Comme un hologramme, un fantôme.

L'hologramme fait son apparition.

Est-ce une voix fantôme ?

Oui et non.

Voix et fantômes ont ceci en commun qu'ils troublent la temporalité. Les fantômes ne sont pas si « présents » que les voix, mais lorsqu'un fantôme apparaît, nous ne savons pas si c'est nous-mêmes qui sommes tirés vers le passé, ou si c'est le passé qui nous visite au présent.

Ce qui se passe dans une phrase qui contient « déjà », on ne peut rien y changer. Mais il est un cas où ce « déjà » se retire du présent, c'est au moment où apparaît un fantôme. Ou bien celui qui est « déjà » parti est ramené jusqu'à la temporalité du présent, ou bien c'est nous qui marchons à reculons sans savoir ce qu'il y a derrière nous, et devant qui reparaissent les figures de ceux qui ont disparu. Comme lorsqu'un train fait marche arrière et que le paysage recule à son tour.

Les fantômes sont des existences qui visitent. C'est leur qualité principale.

Les allers et retours de fantômes ; entre deux temporalités, dont ils ne savent pas eux-mêmes s'il s'agit de présent ou de passé.

Les voix, elles, ne viennent pas d'un ailleurs. Elles demeurent dans un lieu qui pourrait ressembler à un Purgatoire, une sorte de salle d'attente, et elles surgissent. Il n'y a pas pour les voix de trajet à parcourir ; elles existent au présent, en tant que telles.

Plus je l'écoute, plus je suis gagnée par le trouble temporel. La voix reste au présent, mais ce présent, qui recueille des moments ayant appartenu à des points différents du temps, n'est pas le présent des vivants, instant sans cesse renouvelé. Le présent de cette voix est un présent amalgamé, un tas désorganisé, qui par nature ne saurait être autrement qu'en désordre. C'est un présent qui n'existe pas dans le monde réel. Pourtant, c'est bel et bien dans le monde réel que j'écoute maintenant cette voix qui est cet amas de présent solidifié.

Traversé par la voix qu'il diffuse, le poste se met à vibrer.
Quand on l'écoute sur ordinateur, l'appareil vibre et transmet une oscillation à peine perceptible aux doigts qui tapent dans le même temps sur le clavier. Est-ce la voix directement qui les touche ? Et l'appareil, l'ordinateur dont la température s'élève imperceptiblement, est-ce son souffle qui le réchauffe ?

Comme par un matin froid avant les répétitions on échauffe son instrument, il faut avoir les cordes vocales échauffées pour qu'une voix soit émise. Mais dans ce cas précis, c'est la voix, dont la provenance a perdu toute chaleur, qui réchauffe le poste de radio.

Une hésitation dans la voix.

Les moments de silence, dans l'enregistrement, à quel temps appartiennent-ils ? Ce silence, cette faille, nous ramène-il aux bornes étroites de notre présent à nous, rejetant le lieu propre de l'enregistrement dans le passé ?

***

À la fin d'un documentaire réunissant plusieurs témoignages, la voix de la présentatrice qui dit : « Tous les enregistrements n'étaient pas diffusables. »

J'imagine ces voix enregistrées et puis jetées. Qui n'ont pas trouvé d'oreille pour les écouter.

***

La voix enregistrée est au présent ; mais elle se déroule à l'« accompli ». Elle est déjà atteinte, mais cela n'empêche pas de demeurer au « présent ». L'accompli n'est pas le passé, c'est pourquoi la voix se déroule dans une autre temporalité. Elle ne s'inscrit pas dans la temporalité linéaire ; elle atteint à une double nature temporelle. En fait, il n'y a là rien d'incohérent : ce qui est accompli peut demeurer dans le territoire de la présence.

L'image ne trompe pas. L'image est ligotée aux lois de notre temporalité ; ou du moins, on la range dans ce qu'on se figure être « notre temporalité ». Par conséquent, l'image n'accède jamais à cette double nature : les images animées pas plus que les photographies ne peuvent sortir du passé. Elles s'usent, parce qu'elles ne résistent pas au temps qui passe, et elles se laissent oublier, rangées et épinglées comme elles sont dans le passé. Parfois on est surpris de mesurer, à la vue d'une image qu'on croyait familière, la distance qui nous en sépare, à une vitesse sidérante, plus rapide encore que l'oubli auquel nous sommes destinés.

***

Si nous pouvions enregistrer les conversations que nous avons eues au téléphone, à quelle temporalité appartiendraient nos voix ? Le surgissement de la voix se produit au présent, mais s'il s'agit de la voix d'une personne vivante, retiendra-t-on son enregistrement du côté de la temporalité des vivants ?

***

Suite au décès d'Édouard Glissant, France Culture a organisé une journée d'hommage que j'ai écoutée du matin jusqu'au soir. Glissant jeune, Glissant à l'âge où je l'avais rencontré lors de lectures et conférences auxquelles j'avais assisté ; j'entendais cette voix changer de tonalité bien qu'appartenant toujours à la même personne. Comme une succession d'images que l'on ferait défiler en accéléré, c'est toute la vie de la personne qui était retracée à travers ces émissions. Mais le soir venu, avec la dernière émission, une retransmission de la dernière lecture donnée par Glissant au théâtre de l'Odéon peu de temps avant sa mort, j'ai été frappée par son timbre, très différent de celui des autres périodes de sa vie. Sa voix disait : le corps qui m'abrite va bientôt disparaître ; je serai enregistrée et je me manifesterai aussi souvent que vous voudrez

m'entendre, mais j'annoncerai perpétuellement la mort de cet être. Chaque fois, je dicterai le départ proche et irréversible du poète que je suis.
Cette voix était inscrite dans une double temporalité : celle de la voix proprement dite et celle du corps, périssable, qui l'hébergeait.

***

« Et dans le téléphone tout d'un coup m'est arrivée sa pauvre voix brisée, meurtrie, à jamais une autre que celle que j'avais toujours connue, pleine de fêlures et de fissures ; et c'est en recueillant dans le récepteur les morceaux saignants et brisés que j'ai eu pour la première fois la sensation atroce de ce qui s'était à jamais brisé en elle. »

« La voix jamais ne rencontre d'obstacle à son émission, à moins qu'une main ne vienne l'interrompre et ferme la bouche. » « Aucun des êtres inanimés, en effet, ne possède la voix. »

***

La mort approchant, la voix est déjà en quelque sorte habillée pour l'au-delà. La voix d'avant la mort a quelque chose qui la distingue de toutes les autres voix. Ce n'est pas tant l'essoufflement ou la lenteur, ce ne sont pas les difficultés articulatoires qui vous disent qu'il s'agit d'une voix au seuil de la mort. Ce ne sont pas ces symptômes concrets et identifiables, ou pas seulement eux, qui annoncent avec cruauté que cette voix ne sera bientôt plus émise. C'est la voix elle-même qui prévient qu'elle ne se suivra plus, qu'elle atteint à son terme, comme une bande magnétique qui se termine donne des signes que la fin approche, par un grésillement ou de petites coupures. Elle dit qu'elle arrive au bout du « présent » qui se crée.

***

Pour l'exilé, seule la voix de la personne au seuil de la mort, ou l'enregistrement de sa voix, lui fera comprendre que la mort s'est réellement produite. Il réécoutera cette voix bien des fois pour se résigner à cette mort à laquelle il n'a pas assisté, qu'il n'a pas vécue.

Si l'irruption de la mort est imprévisible pour tous, elle l'est pour l'exilé de façon plus dramatique encore.

On ne prépare pas l'exilé à cela. La mort des êtres chers lui tombe dessus d'un coup, comme une muraille devant les yeux.

Le mort, pour l'exilé, est encore plus long à mourir. L'histoire du passage dans l'au-delà que les autres lui racontent, son absence permanente, peut-être la voix enregistrée au seuil de la mort, dématérialisent le corps qui était au monde, et concrétisent la mort.

Après quoi, la mort se poursuivra.

***

Le poète japonais Gôzô Yoshimasu a la manie d'enregistrer tout ce qui l'entoure. Les voix d'autres poètes, sa propre voix, les lectures qu'il donne, le bruit du vent, il enregistre tout. Il dispose ainsi d'une bibliothèque entière remplie de cassettes audio et de MP3, mais surtout de cassettes. À travers les grésillements reparaissent tous les sons qu'il a entendus, et ceux qu'il a émis.
Pour écouter ces enregistrements, il faudrait autant de temps qu'il en a passé, lui, à les écouter, soit une bonne partie de sa vie. La vie qui avance en parallèle. Une vie qui avance dans le temps, baignée dans un présent fait d'instants sans cesse renvoyés vers le passé, et une autre qui demeure toujours dans la contrée du présent.
C'est sans doute cette présence de voix archivées qui donne au poète, à son corps même, sa nature si singulière. Il participe de ce présent permanent déjà de son vivant. En dédoublant ses mots sans relâche.

***

Bien sûr, quand on lit un livre, on ne voit pas surgir celui qui l'a écrit ; c'est le travail de la personne qui apparaît, non la personne elle-même.
Il y a malgré tout certains livres qui font surgir la voix de celui qui les a écrits. Pour ma part, chaque fois que je lis un texte de Gôzô, c'est sa voix que j'entends ; je vois jusqu'à son geste d'incliner légèrement le dos, la tête penchée comme s'il réfléchissait à quelque chose, avec ses mains qui tournent les pages. Le livre pourrait ainsi servir, dans certains cas exceptionnels, d'appareil émetteur de voix.

***

Plus rarement encore, mais cela peut se produire, il arrive que le livre devienne un appareil émetteur d'autres voix que celle de son auteur. Ou plutôt, que la voix devienne un appareil qui rend corps à un texte. Dans *Syngué Sabour* d'Atiq Rahimi, parmi la succession de scènes de la vie quotidienne, il y a ce garçon qui chante la chanson « Leili djân » en passant à vélo sous les fenêtres de la fille qu'il aime pour être entendu d'elle. Quand je traduisais ce roman, je ne connaissais pas cette chanson.

Plus tard, après avoir acheté un disque de la chanteuse afghane Mahwash, j'ai été frappée : dès la première syllabe, j'ai su qu'il s'agissait de cette chanson-là. Et tout le reste m'est revenu : le garçon à vélo, la maison où habitent les personnages principaux (du moins telle que je me l'étais figurée tout au long de la traduction), les rues poussiéreuses. La voix de Mahwash était la dernière pièce manquante pour rendre soudain à ce paysage ses couleurs, ses odeurs, ses sensations. Du fait, sans doute, de son aire d'action sensorielle, la voix entraînait d'autres éléments tactiles.

***

D'ailleurs, nombre des livres qui nous entourent, que nous lisons, sont l'œuvre de morts.

« L'histoire est celle d'un deuil et de la perte. Manquent les voix pour toujours, mais non leur recherche qui, même si elle reste sans réponse, témoigne d'une présence active et entêtante, obstinée, charmeuse ou déplorée. »

Nous existons, environnés des innombrables voix intérieures, parfois capables de surgir, comme chez Gôzô, ou chez Rahimi, de ceux qui ne sont plus.

***

On dit souvent : untel est mort mais ses livres, ses pensées resteront en nous. Mais pour ceux qui l'ont connu, il faut renverser la phrase : ses livres restent, ses pensées demeurent en nous, mais lui n'est plus.

***

Parce que cette voix enregistrée qui ne trouve plus son origine dans le corps ne peut plus qu'être émise et que nous, nous ne pouvons plus que lui prêter l'oreille. Plus aucune autre relation n'est possible.

***

C'est aussi une histoire d'écoute.

***

Le numéro de téléphone de mon grand-père fait partie de ceux dont je me souviens encore par cœur, même si, depuis, les téléphones portables affichent les numéros tout seuls. Douze ans plus tard, je peux encore le réciter, retrouver les gestes de mes doigts qui le composent. Mais il est devenu abstrait, sans la voix qui s'y rattache. Cessant de signifier l'accès à la personne, le numéro redevient simple série de chiffres. Seule reste parfois l'impulsion irrésistible de

le composer, l'oreille collée contre le combiné.

***

La question du « à la place ».

Je sens qu'il faut que j'écrive cette histoire, non parce qu'elle me concerne, mais parce qu'elle exige que je réfléchisse.

Cette histoire ne m'épargne pas.

C'est une demande impérative. C'est elle qui dicte. À sens unique, désormais.

Parce que la voix enregistrée ne peut pas s'écrire. Elle ne peut qu'apparaître. Elle n'est dotée ni d'habitacle ni de mains pour écrire.

La voix, en soi, ne porte aucun message sinon elle-même.

Mais elle peut me dicter. Je l'écoute. J'écris, non pas ce qu'elle dit, mais ce qu'elle est.

***

Après la mort d'Isamu Wakabayashi, j'ai découvert la violence des nécrologies. Les nécrologies, comme les biographies, ont ceci de cruel qu'elles portent la date du décès de la personne. On met un point final à la phrase. Parfois, la date du décès s'affiche presque instantanément sur les sites internet sitôt la nouvelle officialisée, comme pour renvoyer les êtres au plus vite dans le monde des morts. Comme s'il était néfaste, pour nous vivants, de laisser la description de la personne libre du tampon certifié de mort. La date s'ajoute à tous les renseignements disponibles sur la personne, comme le dernier ajout possible à sa vie, contrairement à la voix qui ne la connaît pas.

***

On frise toujours le ridicule, voire le grotesque, à côté de nos morts. Eux ne peuvent plus plaisanter, se déchaîner, faire des bêtises. Les morts sont des êtres entièrement et intégralement constitués d'essentiel, chose que la vie ne nous permet pas.

***

La voix existe mais c'est la fin. La voix est au présent mais on est après la fin.

De nouvelles phrases ne s'écrivent plus, la réplique n'est plus possible.

C'est après la fin que l'on se rend compte de la présence dans la voix. Avec une personne vivante, le présent de la voix s'intègre dans la présence même de la personne, qui brille dans la vie.
Soustraite au corps, soustraite à la vie d'un être, la voix révèle sa présence désœuvrée.

La fin arrive de façon brutale mais elle dure. Et nous, nous basculons tout à coup deavant-la-fin dans l'après-la-fin, même s'il faut du temps pour l'admettre. La présence de cette fin, sa raison, et le changement complet du monde qu'entraîne la fin.

Mais alors, quand la fin se prolonge, sommes-nous dans l'« avant-après-fin » ? Autrement dit, tant que la fin n'est pas entièrement consommée, est-il faux de dire qu'on est « à la fin » ? Ou bien la fin serait-elle une épaisseur, que nous traverserions comme un tunnel ouaté ?

La fin existe.

Pourquoi la fin est-elle insupportable ? Pourquoi les fins sont-elles considérées par définition comme un mal, et les fils de vie, par définition, condamnés à suivre leur cours ? Cette question, parallèle à la question de la présence-absence-disparition, persiste intacte sans trouver de réponse.

Sans trouver de voix pour répondre.

***

Cet appareil rêvé au début du XX^e siècle que l'on disait capable de transmettre les voix d'outre-tombe, j'aimerais bien y croire. Même si je sais que la voix n'existe nulle part ailleurs que dans les enregistrements, et que ceux qui sont partis n'ont plus de voix concrète et n'en auront jamais plus.

« Le phonographe serait ainsi une machine élégiaque qui, du fait de son

dispositif, se rapprocherait de celui de la séance spirite pour l'évocation de l'âme des défunts. Grâce à sa capacité de transmission et de conservation, il est un considérable agent d'extension du "royaume des morts". »

***

Si on décidait de vivre en permanence avec cette voix, avec cette voix-ci précisément, de n'écouter qu'elle, de l'avoir toujours contre son tympan, est-ce qu'on parviendrait à oublier l'absence réelle du corps qui l'accompagnait ? La voix se mettrait-elle à vivre d'une vie propre ? Ou au moins cette absence et cette présence changeraient-elles de nature ? À force de l'écouter, elle ferait partie de mon corps, elle finirait par habiter mon corps à moi.

Alors, je pourrais oublier ma propre voix pour en recevoir et en incarner une autre, celle que j'entends à longueur de journée dans mes oreilles ?

La voix des vivants ne se mêle pas à celle des morts, bien qu'elles soient au présent les unes comme les autres. La voix des vivants ne se fait pas entendre de ceux qui sont partis, puisqu'ils n'ont plus d'oreilles. La voix existe seule, juste pour être émise et rien d'autre.

Existe-t-il un présent concret et un présent abstrait ? Dans le temps qui demeure toujours insaisissable, nous glissons avec tout ce qui nous entoure, tandis que ces voix surgissent chaque fois à la pointe du présent.

Peut-être cette différence de nature entre les deux présents est ce qui définit la vie et la mort.

Lorsqu'à mon tour, je basculerai dans l'au-delà, ma voix atteindra-t-elle enfin ce présent abstrait pour se mêler à celle que j'écoute à présent, cette voix délaissée par son corps ?

Et toutes les voix qui n'ont pas été enregistrées ? Demeurent-elles encore dans l'air, changées en ondes évanescentes, quoique incapables d'atteindre les oreilles des vivants ?

En Afghanistan, à Hérat, j'ai souvent vu insérer dans la conversation courante ces sonorités discrètes : « megum ». Ce verbe « dire » à la première personne du singulier, prononcé avec l'accent du pays, « je dis », était mis en début de

phrase. Comme talisman ? Comme signature ? Pour que la voix, flottant dans l'air, trouve la personne qui voudrait l'entendre et se fasse ainsi reconnaître d'elle ?

Où pouvons-nous les rencontrer ? Où notre voix se mêlera-t-elle à celles qui ne furent jamais enregistrées ?

Deux voix reconnaissables entre toutes, qui faisaient partie de moi.

Une voix qui faisait partie de moi, enfant, et une autre qui m'habitait, jeune femme.

Et les autres ? Les voix de tous ceux qui me sont chers et que je voudrais revoir, réécouter pour de vrai, fût-ce en rêve, où sont-elles ?

La voix enregistrée apparaît au présent, mais la voix qu'on se remémore, dans quelle temporalité s'inscrit-elle ? Lorsque j'entends contre mes tympans les phrases que mon grand-père répétait sans cesse, de quel temps proviennent-elles ? Ce corps m'ayant quitté, sa voix ne m'accompagne plus dans la vie ; elle ne connaît pas celle que je suis devenue, d'une dizaine d'années plus âgée. Une partie de ma vie lui restera à jamais inaccessible, elle qui vit dans le monde dont je suis soustraite. Où résidera l'écart entre nous, entre cette voix non enregistrée et moi ? La voix, pour venir me chercher, ne risque-t-elle pas de s'égarer en chemin ?

Ou bien ces voix demeurent-elles là où elles ont été émises, dans l'air ? Est-ce la raison pour laquelle partout dans la ville de Tokyo, chaque fois que je traverse un quartier que nous avons fréquenté, où nos dialogues ont été prononcés, je crois entendre sa voix ? Cette voix, est-il permis, au moins, de la rêver ?
Ce n'est pas la voix enregistrée que j'écoute à longueur de journée, mais une autre voix, de la même personne, que je désire aussi.

La voix me touche.

Cette voix m'a accompagnée doublement quand son corps était en vie, à l'époque où cette voix était « présente » doublement.

Tantôt à mes côtés, tantôt diffusée par la radio japonaise. Je l'écoutais en terre d'exil, tout près, de loin.

La fin a duré un moment, à l'antenne.

Après son départ, on a diffusé ce qui avait été enregistré. Après la mort. Ce n'est pas une rediffusion. On l'écoute pour la première fois, mais en sachant que le stock sera bientôt épuisé.

La mort en différé.

Maintenant, c'est la dernière « diffusion », et, à l'antenne du moins, elle appartient désormais au passé, même si la voix en tant que telle ne sera jamais au passé.

La voix de la même personne, toujours au présent du temps différent de sa vie, défile.

Désormais, la voix aussi quittera ce territoire, la voix se soustrait à l'appareil.

La voix s'arrête.

J'appuie sur le bouton, et la voix me caresse de nouveau.

Dans ce présent de l'accompli.

Je trouble la temporalité de ma vie.

Dans ce présent de l'accompli et mon présent qui est chassé à chaque instant vers le passé.

Pendant ce temps, la voix se répète. Le « présent » de la personne, que j'ai

connue, et que je n'ai pas connue, fait son apparition devant moi. Le présent de la personne, même de l'époque où je ne la connaissais pas encore, peut aussi me toucher.

Je connais l'époque où cette voix a été émise, qui a été un « présent » pour nous deux. J'entends le présent de la voix qui en même temps appartient pour moi au passé. La voix a délaissé ma voix émise à l'époque dans le territoire du passé et reste dans son présent.

Et j'entends également la voix de la personne à l'époque où je ne la connaissais pas encore. Cette voix plus vive, plus chaude, avec plus de nuances, couverte de douceur, me touche aussi.

Si sa voix avait été enregistrée à toutes les périodes de sa vie, j'aurais en quelque sorte pu la connaître toute sa vie.

Puisque personne ne peut connaître la vie d'une autre personne d'un bout à l'autre, dans la vraie vie.

Elle me touche, même si je ne peux plus toucher la personne.

La voix touche mon tympan, et je la touche avec mes oreilles.

Ainsi je la rencontre.

Après le départ de la personne, je fais cette rencontre, au présent.

Je rencontre la personne, sur une durée plus étendue que je ne l'ai connue dans la temporalité limitée de notre vie.

Je descends dans la rue. Les ondes qui vibraient contre mes tympans continuent d'osciller, comme après avoir mis pied à terre du bateau on continue de tanguer.

Entendrai-je sa voix de l'enfance, dans les ruelles de la cité où elle a vécu ?

Avec l'écho des pierres et les murs étroits sur deux côtés.

Les ondes, maintenant devenues fantômes, me visitent. La présence de la voix, en me quittant, me revisite comme fantôme, même quand je ne l'écoute pas en vrai.

Le cri joyeux d'un enfant. Les petits pieds courant sur les dalles.

Dans l'interstice entre la lumière et les ombres, dans ce quartier construit sur une pente.

Je ne le vois pas, je l'entends seulement.

Je veux l'entendre. Je veux aller au lieu où je pourrai l'entendre.

L'enfant que je n'ai pas connu.

La voix que je n'ai pas connue, ni en vrai ni en forme d'enregistrement.

Le rire qui éclate comme des bulles dans l'air du petit matin.

Le fantôme de la voix me caresse.

Dans l'absence, dans la disparition qui scande et cadence le fantôme des ondes.

La voix tremble.

Elle murmure même.

Elle restera présente, fera son apparition même après ma mort, même après le

mort de tous ceux qui l'ont connue, pareille à une momie.

La voix est toujours au présent. Elle ne connaît pas la mort.

Tant que la voix existe.

Le surgissement partiel et cruel d'une personne qui n'est plus.

De sa vie restera une onde.

Ce texte a été écrit entre janvier et juin 2015, à Paris.
Les citations sont de Proust, Aristote, Arlette Farge et Philippe Baudouin.

L'auteur remercie Justine Landau pour ses conseils toujours précieux.

Du même auteur

Chez le même éditeur

Calque, 2001
Héliotropes, 2005
Deux marchés, de nouveau, 2005
Ce n'est pas un hasard, chronique japonaise, 2011
Le Club des gourmets et autres cuisines japonaises, *sous la direction de* Ryoko Sekiguchi, 2013

Chez d'autres éditeurs

Cassiopée Péca, cipM et CNBS, 2001
Le monde est rond, avec Suzanne Doppelt et Marc Charpin, Créaphis, 2004
Apparition, avec Rainier Lericolais, Les Cahiers de la Seine, 2005
Adagio ma non troppo, Le Bleu du ciel, 2007
Études vapeur suivi de Série Grenade, Le Bleu du ciel, 2008
L'Astringent, Argol, 2012
Manger fantôme, Argol, 2012

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2015
© P.O.L éditeur, 2015 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *La Voix sombre* de Ryoko Sekiguchi a été réalisée le 15 octobre 2015 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818037959)
Code Sodis : N77512 - ISBN : 9782818037966 - Numéro d'édition : 291430

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en octobre 2015
par Nouvelle Imprimerie Laballery
N° d'édition : 291429
Dépôt légal : novembre 2015

Imprimé en France